# Maurice Cocagnac et l'Inde spirituelle

Emmanuel Housset

▶ **To cite this version:**

Emmanuel Housset. Maurice Cocagnac et l'Inde spirituelle. Les carnets du yoga, 2007, [4 p.]. hal-02283062

**HAL Id: hal-02283062**

**https://normandie-univ.hal.science/hal-02283062**

Submitted on 10 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Emmanuel Housset

Université de Caen-Normandie

# Maurice Cocagnac et l'Inde spirituelle

Le Père Augustin-Maurice Cocagnac de l'ordre de saint Dominique est mort le 18 décembre 2006 à l'âge de 82 ans après une vie bien remplie pendant laquelle il porta inlassablement la parole de Dieu. Né en 1924 à Tarbes il commença des études d'architecture interrompues par la guerre et par sa participation à la Résistance. C'est à la sortie de la guerre qu'il prend l'habit au couvent Saint-Jacques et s'engage avec enthousiasme dans les études de philosophie puis de théologie qu'il termine à Rome par un mémoire sur la beauté chez les pères de l'Eglise. Pendant de nombreuses années il travailla aux Editions du Cerf et se soucia particulièrement de la transmission de la Parole aux enfants : le projet était de faire en sorte que la parole puisse être entendue par les enfants en sollicitant leur lucidité propre au lieu de se satisfaire de la mièvrerie et de l'infantilisme qui sont le lot habituel de l'enseignement pour enfants. Il publia, seul ou en collaboration, de très nombreux livres illustrés pour enfants sur des thèmes bibliques dans la collection Les albums de L'Arc-en-Ciel : *Guéri dans le Jourdain, Noé, Elie et le feu du ciel, La création du monde, Jonas, Moïse, L'Esprit de Pentecôte, Jésus ressuscite Lazare, L'aveugle né, Saint Paul rencontre Jésus, Le royaume de Dieu pousse comme un arbre, Pierre pêcheur du Christ, L'Agneau de Pâques, Jésus nous donne le pain, Les disciples d'Emmaüs,* et sans que cette liste soit exhaustive il est possible d'ajouter *L'opéra de Jonas* (Le Périscope Editions Fleurus). Tous ces livres savaient concilier la précision du texte et la qualité du dessin, mais ils sont hélas aujourd'hui introuvables et une nouvelle édition serait une cause juste. Continuant sa réflexion théologique sur la beauté et fort de ses connaissances en architecture, notamment dans ses tendances les plus modernes, Maurice Cocagnac dirigea jusqu'en 1969 la revue *L'Art sacré* qui demeure une référence dans ce domaine. Il devint en même temps l'aumônier de *l'Union catholique du théâtre et de la musique* à la paroisse Saint Roch à Paris et c'est par cette responsabilité qu'il organisa des séjours en Bretagne pour les étudiants du théâtre, de la musique et de la danse. Ces rencontres eurent lieu assez vite à Belle-île en mer, d'abord à Borvran près de Locmaria, puis dans le village de Kergallic : la découverte de la voile ou des plaisirs de la plage étaient l'occasion le soir de réflexions spirituelles. La nécessité de reconstruire le village donna aussi lieu à de nombreuses rencontres entre jeunes français et jeunes allemands et à des discussions parfois vives entre protestants et catholiques ! Dans cette entreprise le père Cocagnac ne fut pas seul et au village de Kergallic est aussi associé le souvenir de l'amitié fidèle d'Alice Collet, infatigable organisatrice, de Ruth Konz qui assura tous les liens avec le Bade-Würtenberg, et d'Omblyne Salvy, sans qu'il soit possible de les nommer tous. Cependant le village n'existerait pas encore aujourd'hui sans le dévouement de Gilbert et d'Odile Charvet qui

depuis de très nombreuses années font vivre dans une patience sans égal l'association de *L'Arche de Noé* qui s'occupe de Kergallic.

Au début des années 70 Maurice Cocagnac quitte son métier d'éditeur et reprend le chemin de l'université afin de se donner une formation d'indianiste. Au lieu de s'en tenir aux généralités alors à la mode, ce théologien formé à l'école de saint Thomas d'Aquin et très bon connaisseur du latin et du grec, s'inscrit aux cours de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et apprend systématiquement le sanskrit. Il découvre également peu à peu tout ce continent qu'est la pensée indienne du Véda jusqu'aux textes du XVII siècle, notamment grâce aux cours et aux travaux d'Anne-Marie Esnoul, directrice d'études à l'EPHE, avec laquelle il conserva toujours une amitié profonde. Cette formation théorique de plusieurs années qui s'effectue aussi avec l'aide des spécialistes attachés au musée Guimet conduit Maurice Cocagnac à faire de très nombreux voyages en Inde pour appréhender concrètement la réalité indienne. Son livre *L'Inde spirituelle* (Paris, 1976) témoigne de cette « route en Inde » qui, comme le dit Anne-Marie Esnoul dans sa préface, est un cheminement à la fois spatial et spirituel, extérieur et intérieur. Si l'existence en chemin est une dimension fondamentale de l'existence chrétienne, Maurice Cocagnac s'est aussi laissé guider par le Hamsa, le grand cygne sauvage qui connaît les chemins invisibles et nécessaires pour aller d'une rive à l'autre et aussi la voie directe vers le cœur. Sans minimiser la réalité de l'Inde moderne par rapport aux règles du yoga, Maurice Cocagnac montre cependant qu'il n'est possible de véritablement appréhender une pensée que dans un corps à corps avec l'espace qui la porte. Fidèle pour son intérêt de toujours pour la force des symboles, il décrit dans ce livre, entre autres, la signification de la nuit, l'eau du Samsâra, le serpent, les souffles de la vie, le vol du Hamsa et le mystère de la conque. L'Inde spirituelle est aussi une façon de bâtir le monde, de l'habiter, qui ne peut être pleinement rencontrée dans les bibliothèques, sans minimiser pour autant le voyage intérieur que constitue la lecture des textes. Mais de même qu'il y a un espace grec, un espace chrétien, il y a aussi un espace indien que Maurice Cocagnac, en architecte et en spécialiste d'esthétique théologique, donne à voir. La découverte de l'Inde n'est donc pas pour lui ce qui résulte d'un désir béat d'un nouveau paradis sur terre, mais il s'agit vraiment d'une rencontre avec une pensée qui depuis son ailleurs peut féconder la réflexion européenne. En outre, l'avant dernier chapitre du livre, intitulé *Adieu au pays que l'on ne quitte jamais*, est également un appel aux théologiens indiens pour que soit retrouvée l'essence des orientations spirituelles de l'Inde au-delà de la pétrification de la religion en rites et en coutumes. Un tel impératif conserve son actualité pour toutes les religions en ce début du XXIe siècle qui n'ont que trop tendance à dédaigner la proie pour l'ombre.

Le deuxième livre de Maurice Cocagnac sur la pensée indienne, *Ces pierres qui attendent. Pour un dialogue entre l'indouisme et le christianisme* (Paris, Desclée, 1979), poursuit une autre préoccupation. Cette fois Maurice Cocagnac cherche à établir concrètement un dialogue interreligieux au-delà des généralités d'usage, et au-delà d'un syncrétisme dangereux car il abolit toutes les différences dans un relativisme qui ne prend le visage de la tolérance que pour dire finalement une « indifférence religieuse » caractéristique de la modernité. Totalement opposé à une telle indifférence, Maurice Cocagnac a la lucidité de savoir d'où il parle : il est un chrétien, et même un frère prêcheur dont la vie s'identifie à la mission de porter la parole du Christ, et c'est à partir de là qu'il va à la rencontre du polythéisme indou, non pour le réduire à une version européenne supportable, ni pour y chercher des vérités que le christianisme aurait toujours ignorées. Il s'agit au contraire pour le chrétien qu'il est de rencontrer une autre tradition plurimillénaire et qui comme tradition d'extrême orient permet de faire une expérience justement de l'extrême sans laquelle il est impossible de s'enrichir et de se comprendre. Le chrétien est bien sûr celui qui demeure fidèle au *Credo*, notamment aux vérités que sont la Trinité et la double nature du Christ, mais cet attachement n'est pas nécessairement une fermeture et il peut être au contraire la condition

d'une ouverture aux autres voix qui disent aussi la vérité de l'homme. Un tel « dépaysement » intellectuel et spirituel est aussi nécessaire au christianisme pour que lui-même ne se fige pas en habitudes et en rites et demeure fidèle à son essence d'origine. En effet, les très anciennes spéculations de l'Inde sur le sacré doivent enrichir la recherche toujours ouverte de l'homme vers ce qui peut le sauver. Après la soi-disant mort de Dieu décrétée par Nietzsche contre un christianisme qui n'a jamais existé, le retour à l'Inde religieuse peut permettre de comprendre en quoi l'attention au flot du devenir – le samsâra- est aussi une méditation sur le mode de présence de Dieu au cœur de la personne.

Avec *Les racines de l'âme indienne* (Paris, Armand Colin, 1984) Maurice Cocagnac cherche plus à écrire une introduction à la pensée indienne en présentant les grands thèmes qui la traversent : l'eau vivante, la caverne du dieu, le corps sexué et le triple corps, la place de la femme et l'approche de la mort. Tous ces thèmes dessinent les grands traits de la sagesse indienne. A partir de dessins effectués par lui-même, Maurice Cocagnac cherche à montrer en quoi dans le mode de pensée propre à l'Inde les images-germes suscitent la réflexion et permettent aux concepts de ne pas dégénérer : les images ne sont pas ici un obstacle ou au mieux une béquille pour la spéculation, mais elles sont sa continuelle origine.

En plus de ses livres, Maurice Cocagnac a donné de nombreux cours sur la pensée indienne, notamment à l'Institut catholique de Paris et à la Fédération du Yoga. Mais c'est également au village de Kergallic qu'il a cherché à transmettre ce que l'Inde lui avait donné, soit pendant des semaines de yoga organisées par Monique Dupuy, soit pendant les stages de yoga du son qu'il dirigeait lui-même et qui étaient organisés par la Fédération du yoga. Ce *yoga du son* constitue peut-être l'un des apports les plus originaux de Maurice Cocagnac dans le domaine très sérieux, et parfois trop conventionnel, de l'indianisme. Ce yoga du son puisait à une double source : d'une part il se voulait en quelque sorte une mise en œuvre pratique de la très ancienne méditation indienne sur la force de la parole. En effet, l'Inde a depuis longtemps spéculé sur la force de la parole, y compris par toute une réflexion sur la grammaire comprise comme une « vue » sur le monde. En outre, les vérités premières seraient données dans les formules sacrées que sont les mantras et dont la répétition constitue une voie de salut. Maurice Cocagnac reconnaissait ici sa dette envers les travaux de son ami André Padoux, maître de recherche au C.N.R.S., notamment dans son livre qui a fait date *L'énergie de la parole. Cosmogonies de la parole tantrique* (Paris, Le soleil noir, 1980). D'autre part, Maurice Cocagnac s'appuyait sur les techniques du souffle propres au yoga traditionnel. Enfin, son passé d'aumônier du théâtre et de la musique lui permettait également parfois de faire intervenir des techniques propres au théâtre et au chant. Maurice Cocagnac fut dans bien des domaines un aventurier et un expérimentateur, mais cela était manifeste dans ces semaines de yoga du son dans lesquelles il ne voulait pas transmettre un savoir relatif à la parole sans transmettre aussi la pratique relative à un tel savoir, puisque dans la tradition indienne spéculation et pratique ne sont pas séparées.

Le yoga du son n'est pas pour autant une nouvelle technique du bonheur pour occidentaux avides de recettes pour soigner leur vague à l'âme. Dans l'esprit de Maurice Cocagnac il s'agit au contraire d'une méditation, d'une élévation de l'esprit, qui n'est pas sans rapprochements possibles avec par exemple la prière chrétienne du rosaire. Le son n'est pas une technique particulière de prière plus efficace qu'une autre pour obtenir ce que l'on demande, mais il est un lieu, un espace, dans lequel la pensée humaine peut s'élever, c'est-à-dire recevoir des vérités plus que les produire. Ce grand dominicain que fut Maurice Cocagnac était soucieux de montrer la possibilité pour deux traditions sur l'énergie de la parole de se féconder l'une l'autre, dans la reconnaissance de leurs différences irréductibles. En effet, la parole n'est pas un simple instrument dont nous nous servons, mais elle nous engage en personne, c'est-à-dire tout entier, âme et corps, parce qu'en elle l'homme peut devenir présent aux vérités premières. La prière est le phénomène religieux par excellence car

elle est l'acte de l'homme par lequel s'ouvre la dimension religieuse de l'existence et le yoga du son est une manière d'inviter à soutenir le plus possible une telle ouverture. L'Inde ne vient pas ici pallier une pensée chrétienne qui serait déficiente, mais toute cette réflexion sur la parole humaine adressée aux dieux, et sans laquelle il n'y a pas d'existence religieuse, permet aussi au christianisme de mieux comprendre toute sa réflexion sur la parole adressée à Dieu. Certes un polythéisme et un monothéisme ne disent pas ultimement la même chose sur la parole, mais ils peuvent malgré tout se rencontrer dans la compréhension de l'engagement propre à l'acte de parole : si la prière n'est que corporelle, dans une répétition purement mécanique et extérieure qui peut aller jusqu'à l'ivresse, elle n'est pas plus indienne que chrétienne. Elle n'a pas non plus deux couches superposées, l'une corporelle et l'autre intellectuelle, mais en elle le corps devient le lieu d'une pensée, il devient ce qui rend visible le sacré sans lequel il n'est pas possible d'être soi. Le yoga du son avait ainsi pour projet, au moins tel que l'enseignait Maurice Cocagnac, de donner à comprendre que la voix est aussi un lieu où l'homme apprend à écouter ce qui le dépasse, un lieu dans lequel il s'oublie pour se donner tout entier à une Parole qui le précède. Ainsi la prière vocale, dans cette forme particulière de méditation qu'est le yoga du son, est un acte dans lequel l'homme se rend présent aux dieux ou à Dieu sans pour autant pouvoir pleinement voir l'invisible. Encore une fois cet acte de présence engage l'homme tout entier, dans toutes les dimensions de son être, et c'est pourquoi il concerne aussi le corps, c'est-à-dire sa tenue, sa posture et sa gestuelle. Celui qui se tourne vers la vérité le fait avec son corps et de tout son corps. Maurice Cocagnac, grand connaisseur de l'histoire des religions, savait très bien que cette place du corps dans la prière est très importante dans beaucoup de religions, et c'est à partir d'une réflexion générale sur le corps dans l'existence religieuse qu'il a pu interroger les textes de l'Inde sur la parole.

Tout est fait de parole et l'Inde dès les Védas a pu montrer que le yoga dans son sens le plus large est un attelage, non seulement celui de l'âme et du corps, mais également celui de l'homme et de la divinité. Saint Thomas d'Aquin disait lui que l'homme est un être de frontière entre le matériel et le spirituel, entre le monde et Dieu. Sans chercher à complètement identifier ces deux idées, Maurice Cocagnac pendant ces séjours au village de Kergallic à Belle-île cherchait à montrer, entre ciel et terre, entre mer et terre, en quoi cette tâche d'union loin d'enfermer en soi, dans la recherche nombriliste soit de son plaisir, soit de son confort, soit de sa puissance, est une tâche d'oubli de soi et d'ouverture à la vérité. L'indouisme et le christianisme se rejoignent au moins en cela qu'ils sont inactuels, qu'ils s'opposent radicalement à une modernité dans laquelle domine l'affirmation égoïste de sa singularité empirique ou le désir indéfini de sa puissance personnelle, ou la solitude radicale d'un homme qui n'a plus à prier et à parler parce qu'il se prend pour Dieu. Le yoga est tout le contraire du fétichisme contemporain du corps qui doit répondre à nos rêves de gloire et aux exigences que les autres ont sur nous, mais il est une façon de comprendre que le corps est un acte d'exposition, d'ouverture, à l'altérité.

Il ne s'agit là que de l'un des aspects de cette histoire unique que fut Maurice Cocagnac de sa naissance à Tarbes jusqu'aux dernières années difficiles à la maison Marie-Thérèse. Il laissera à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un homme qui a su avec courage s'engager tout entier dans les tourments du XXe siècle et d'un homme qui avec l'enthousiasme communicatif qui était le sien a toujours été soucieux de passer les frontières, non pour les abolir, mais pour rendre possible la rencontre qui vit de la distance et sans laquelle l'homme n'a pas d'avenir. En ces temps où se mélangent d'une façon extrêmement dangereuse une indifférence religieuse et le fanatisme religieux il a cherché à transmettre la dimension essentielle d'intelligence propre à l'existence religieuse, intelligence qui est faite à la fois d'écoute intérieure de la vérité et de compréhension des traditions spirituelles.